

Y a-t-il eu une écriture oudmourte dans des temps reculés ?

Eva Toulouze

► **To cite this version:**

Eva Toulouze. Y a-t-il eu une écriture oudmourte dans des temps reculés ?. Études finno-ougriennes, Presses de l'Inalco, 2003, pp.57-84. hal-01284697

HAL Id: hal-01284697

<https://hal-inalco.archives-ouvertes.fr/hal-01284697>

Submitted on 8 Mar 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Eva TOULOUZE

Y A-T-IL EU UNE ÉCRITURE OUDMOURTE DANS DES TEMPS REÇULÉS ?

Cet article pose la problématique de l'existence d'une écriture propre aux Oudmourtes avant la colonisation russe. Cette problématique a été posée par les Oudmourtes eux-mêmes dans les années 1920. Cet article examine les différents éléments du dossier: existence d'un système de signes graphiques destiné à communiquer des messages limités, mention de l'écriture dans le folklore. Aucune preuve tangible de l'existence d'un système d'écriture antérieur à l'écrit importé par les missionnaires n'a pu être trouvée. Cette question n'en garde pas moins une certaine importance d'ordre idéologique, et tant que facteur d'affirmation de l'identité nationale oudmourte à un moment clé de son histoire.

Dans les régions finno-ougriennes de Russie, la culture écrite, telle que nous la connaissons aujourd'hui, a été clairement le résultat d'une intervention extérieure : elle a pris naissance pour servir d'appui à l'activité missionnaire, à la pénétration en profondeur de l'orthodoxie (pour plus de détails cf. Toulouze 2001). En témoigne, entre autres, l'utilisation quasi générale de l'alphabet cyrillique dans l'histoire des peuples finno-ougriens de la Volga et de l'Oural (cf. pour plus de détails Toulouze 1997).

La question s'est pourtant posée de savoir si ces peuples ont eu ou non, à un certain moment de leur histoire, une écriture endogène. L'intitulé de la question relève du mythe et touche à une certaine perception de l'identité nationale. C'est que la culture écrite relève des critères essentiels de la modernité, de la « civilisation », elle est porteuse de prestige. Si les Oudmourtes pouvaient prouver qu'ils

connaissaient l'écriture, une écriture à eux, indépendante du système imposé plus tard par les colonisateurs, ils trouveraient une place parmi les peuples civilisés, à égalité avec les Russes et les autres...

La question de l'existence éventuelle d'une écriture primitive a été abordée dans les années 1920, période où la quête d'identité a connu un terrain plus favorable qu'il ne l'avait jamais été. Ces premières réflexions — dont le contenu a malheureusement été perdu — n'auront pas de suite, et cela s'explique par leur nature même : étroitement liées à l'affirmation d'une identité oudmourte, elles s'éteignent avec l'étouffement de celle-ci à partir du début des années 1930, avec les répressions staliniennes. Non seulement elles n'ont plus de place au niveau social et idéologique, mais toute recherche les concernant semble avoir été proscrite en Oudmourtie. Nous constatons en effet qu'il faut attendre 2001 pour qu'un mémoire de fin d'études universitaires aborde cette question et le fasse en des termes scientifiquement sérieux (Saharnyh 2001).

Pour établir ce dossier, je m'appuierai sur une perspective historique, en m'interrogeant sur l'éventuel fondement du mythe, et pour cela j'essayerai de rassembler des éléments jusqu'à présent éparés. Ce dossier contient deux types d'arguments, l'un issu de l'archéologie et l'autre du folklore. Tout d'abord, nous savons que des signes graphiques ont été utilisés pour la communication : s'agit-il de traces éventuelles d'un ancien système de communication ? Ces signes ont été largement utilisés, dans des circonstances analogues, par des peuples proches des Oudmourtes aussi bien géographiquement que culturellement : je passerai en revue, pour commencer, ce que nous en savons, pour m'arrêter plus en détail sur le cas oudmourte. Par ailleurs, il est intéressant d'analyser la tradition orale, dans laquelle certaines légendes font référence à un livre où les anciennes lois et prières du peuple oudmourte auraient été consignées. Je conclurai par les réflexions que suscitent les éléments de ce dossier.

1. LES SYSTEMES DE SIGNES GRAPHIQUES

L'existence de signes porteurs de sens est attestée chez la plupart des peuples d'Eurasie septentrionale. Dans la terminologie russe, ce type de signes est regroupé sous l'appellation *tamga*, terme emprunté

aux langues turkes. Je me bornerai à examiner ici les cas des deux peuples finno-ougriens les plus proches des Oudmourtes — les Maris et les Komis — avant de me pencher sur le dossier oudmourte, ce qui fera ressortir un certain nombre de traits communs.

a) Les *tište* maris

Dans la région de la Volga, c'est chez les Maris que ce phénomène est le plus largement attesté. Les Maris appellent ces signes *tište*¹ : ils étaient gravés sur des tablettes en bois (*šereva*) dont certaines ont été préservées. Les *tište* figurent depuis longtemps dans les récits des voyageurs : c'est ainsi que G. F. Miller, dans sa *Description des peuples païens résidant dans le gouvernement de Kazan, à savoir les Tchérémisses, les Tchouvaches et les Votiaks*, écrite en 1743, relate comment les Maris inscrivaient sur des tablettes en bois, à l'aide de croix ou d'entailles, les montants des dettes contractées (Gusev 1973, p. 153). Les entailles dans les *šereva* représentaient les chiffres, et certaines formes avaient même des dénominations précises : « fenêtré », « soleil »... (Marlit 1989, pp. 16-17). On transmettait ainsi des informations sur les cérémonies religieuses, sur les actes les plus ordinaires... Tous les *tište* retrouvés n'ont pas été déchiffrés, mais leur usage semble avoir perduré jusqu'au début du XX^e siècle (Ivanov 1997, p. 41). Cette dernière affirmation mérite d'être nuancée : I. N. Smirnov souligne en effet qu'à partir des années 1880 les Maris cultivés ont commencé à refuser de faire appel à ces signes (Gusev 1973, p. 154). On peut identifier ici l'opposition entre une forme de communication traditionnelle mais limitée, et le nouvel instrument, plus libre et efficace, qui commençait à se généraliser. C'est en tout

¹ Ce terme est associé par Ivanov (1997, p. 42) au finnois *tähti*, à l'estonien *täht*, au mordve *tešte*, termes signifiant « étoile ». Le terme estonien est d'ailleurs utilisé pour désigner la lettre de l'alphabet. L'évolution sémantique du mot mari aurait été la suivante : à l'origine il désignait une marque rituelle propre à un territoire donné, puis le territoire lui-même. Par la suite, le sens aurait dérivé vers celui de « signe », « bannière », « couleur » ; après la révolution, le terme aurait été repris dans le sens de « lettre », donnant même lieu au dérivé *tışter* « alphabet », sorti plus tard de l'usage.

cas sur ces données que repose l'hypothèse d'un ancien alphabet mari, lequel aurait été « gardé dans le secret le plus profond » (Marlit 1989, pp. 16-17).

Certains auteurs soviétiques considèrent le système des *tište* comme un embryon d'écriture qui n'a pas connu de développement ultérieur (Marlit 1989, pp. 16-17, Gusev 1973, p. 153). Ivanov va cependant plus loin : « Nous pouvons en déduire qu'une langue écrite sui generis a existé jusqu'au XVIII^e siècle : elle avait la forme d'une écriture runique dont les éléments principaux étaient les *tište* ; elle différait par nature de la langue écrite contemporaine » (Ivanov 1997, p. 42).

b) Les signes mordves de propriété

Chez les Mordves également nous avons connaissance de marques personnelles servant à désigner le propriétaire de tel ou tel objet, notamment des ruches d'abeilles sauvages exploitées par les paysans. Elles se transmettaient par héritage, voire sous forme écrite, fixée par des documents. Il est intéressant de noter que l'existence de ces signes est attestée dans un passé fort reculé. Si nous en avons une liste détaillée remontant au premier tiers du XVII^e siècle, la première mention de ce type de signes révèle leur existence dès 1542 (Kasperovskie 1930, p. 23). Non seulement ils permettaient d'établir la propriété, mais ils servaient aussi de base au calcul de différents impôts (*ibid.*, p. 21). Gravés souvent sur les arbres, ils se composaient de cercles, de lignes droites, brisées et obliques formant des figures diverses, ainsi que d'entailles plates dont l'interprétation et la datation restent obscures (*ibid.*, p. 22). Les auteurs de l'unique étude que j'ai rencontrée sur ce thème ont relevé 35 appellations de figures simples et d'innombrables combinaisons (*ibid.*, p. 23).

c) Les idéogrammes komis : les *pas*

Chez les Komis, la question se pose en des termes différents, car cette langue a connu l'écriture dès le XIV^e siècle, avec l'alphabet dit *abour* inventé par Stéphane de Perm, l'évangéliste des Komis

(pour plus de détails, cf. Toulouze 1997). Dans son analyse des lettres inventées par Stéphane de Perm pour noter l'ancien komi, Vasilij Lytkin observe : « La forme des lettres de l'ancien permien a manifestement subi entre autres une nette influence des anciennes *tamgi* » (Lytkin 1952, p. 26).

Celles-ci — appelées en pays komi *pas* — servaient à identifier des personnes, des groupes, des clans ; elles figuraient sur les objets en tant que marques de propriété ou encore sur les arbres afin de délimiter les aires de chasse (Sorokin 1911, pp. 816-817) ; les mêmes signes se retrouvent aussi dans les ornements² : l'ancienne fonction magique du signe s'est progressivement perdue au profit des fonctions communicative, puis esthétique (Korolev & Saveljeva 1997, pp. 91-93).

Figure 1. Un exemple de *pas komis*



(Sorokin 1911, p. 817)

La communication assurée par les *pas* semble avoir couvert les mêmes domaines que les *tište* maris : actes économiques (Borisov 1928, p. 60), chiffres, délimitation des territoires de chasse, données calendaires (Kočubejnik 1993, p. 82). Sur les calendriers figuratifs komis arrivés jusqu'à nous³, les fêtes chrétiennes sont marquées de signes particuliers (Borisov 1928, p. 61). Le même Borisov relève une grande similitude entre les signes figurant sur un calendrier de l'époque de Stéphane de Perm (fin XIV^e siècle) et les *pas* : pour plus de la moitié (22 sur 42), ils sont extrêmement proches (*ibid.*, p. 62). D'après son témoignage, remontant à la fin des années 1920, ces

² Cf. Riasanovsky, pour qui les lettres inventées par Stéphane étaient « inspirées par des motifs décoratifs zyriens (sic) » (Riasanovsky 1998, p. 136).

³ Cf. sur ce point l'analyse d'un calendrier proposée par N. D. Konakov (1991).

mêmes *pas* étaient encore utilisés dans certaines régions reculées pour assurer la communication entre chasseurs dans la forêt (*ibid.*). Aujourd'hui, le terme *pas* est toujours utilisé par les éleveurs de rennes komi d'Ižma pour désigner les marques faites sur les oreilles des petits afin d'identifier le kolkhoze ou le sovkhoe auquel ils appartiennent (Istomin 2001, p. 139), et les *pas* servent encore à marquer les arbres dans la forêt, mais leur objectif est aujourd'hui de jalonner des sentiers forestiers empruntés par les chasseurs⁴, comme c'est le cas chez de nombreux peuples du Nord (Leete 1998, pp. 63-67).

Au-delà des indications fournies par l'archéologie, le dossier komi inclut des éléments relevant de l'étymologie : le terme *nebög*, désignant le livre en ancien komi, est d'origine iranienne. Cette étymologie est d'autant plus significative que ce terme se rencontre dans son sens plein dans un texte en ancien komi (XV^e-XVI^e siècles). Les Zyriènes auraient-ils connu le « livre » de longue date ? Cette notion remonte-t-elle à l'époque des contacts des Permiens avec les Iraniens (VI^e-VII^e siècles de notre ère) ? De là à poser l'hypothèse d'une ancienne écriture komie d'origine iranienne il n'y a qu'un pas. Stipa choisit de le franchir (Stipa 1961, pp. 344-345), sans pour autant oser sortir du champ de l'hypothèse. Lytkin s'inscrit dans la même problématique, non sans préciser que « porter un jugement sur l'écriture à cette époque-là est très difficile, car nous ne disposons d'aucun monument de la langue remontant aussi loin » (Lytkin 1972, p. 292).

d) Les *tamgi* oudmourtes et leurs fonctions

L'argument de type étymologique ne se rencontre pas chez les Oudmourtes. En revanche, ceux-ci connaissaient sans aucun doute les *tamgi*. Mais, curieusement, nous trouvons fort peu de références à ce phénomène chez les auteurs oudmourtes. L'histoire « officielle »⁵ de

⁴ Information orale d'Art Leete, sur la base de ses travaux de terrain annuels en pays komi (1998-2001, octobre 2001).

⁵ J'appelle « histoire officielle » de la littérature oudmourte les ouvrages de référence, publiés dans le cadre d'institutions de recherche, qui établis-

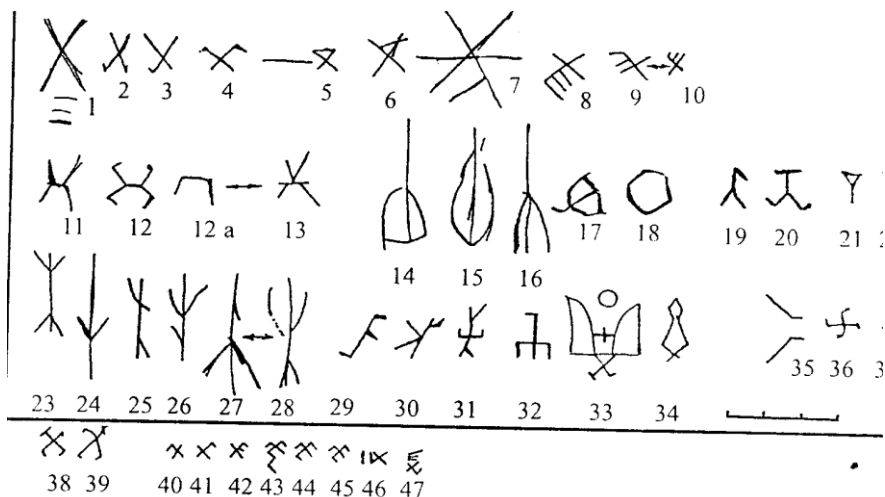
la littérature oudmourte de 1987 n'évoque même pas la question et affirme d'emblée que les Oudmourtes « pendant de longs siècles n'ont pas eu d'écriture » (Istorija 1987, I, p. 9).

Dix ans plus tard, F. K. Ermakov commente l'existence éventuelle d'un livre ancien où auraient été consignées les lois et les prières : « Peut-être ces légendes ne sont-elles qu'idées fantaisistes ; peut-être au contraire sont-elles basées sur des éléments de réalité — en tout cas nous ne savons rien de ces livres, pas plus que des *pus* qui servaient, paraît-il, à les écrire » (Ermakov 1997, p. 11).

Faut-il en déduire qu'il n'y a pas de traces du tout ? Ou bien que les traces rencontrées sont peu nombreuses ?

Ce qui n'a pas retenu l'attention des linguistes a été en fait noté par les historiens. Luppov, par exemple, nous apprend qu'au XVII^e siècle, « l'appartenance d'une ruche à tel ou tel Oudmourte était révélée par un signe particulier qui y était gravé ». Il ajoute, dans une note en bas de page : « Ces signes étaient apposés par les Oudmourtes sur les documents écrits en guise de signature » (Luppov 1958, p. 37).

Voici quelques exemples de signatures oudmourtes :



(Ivanova 1998, fig. 92)

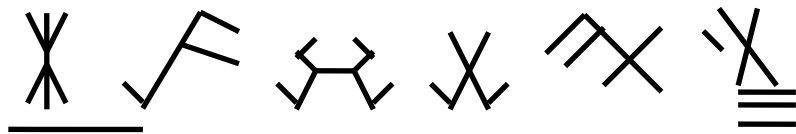
saient la position politiquement correcte sur les processus étudiés. Il s'agit d'ouvrages collectifs sans noms d'auteur.

Il semble donc qu'une forme minimale de la communication — celle de l'identité — ait existé chez les Oudmourtes sous forme graphique, et ce depuis longtemps : le terme désignant les marques de propriété et utilisé comme équivalent du russe *tamga* est *pus*⁶ ; nous trouvons ces *pus* par exemple sur des objets en os provenant entre autres des fouilles archéologiques d'Idnakar⁷. Voici ce qu'il en est dit :

Le *pus* est une sorte de sceau individuel, symbole du clan auquel appartenait le propriétaire des objets. Au XIX^e siècle, les Oudmourtes étaient capables d'identifier à l'aide des *pus* des parents éloignés, même s'ils ne les avaient jamais vus. Ces signes étaient souvent gravés sur les poignées des couteaux, sur les peignes et d'autres objets en os. Les *pus* de chaque clan avaient une origine commune. Le fils aîné reprenait le *pus* de son père en le transformant un peu : il inclinait le motif dans un autre sens, y ajoutait un trait, un point, une croix etc. Les *tamgi* se compliquaient donc de génération en génération, tout en restant déchiffrables pour les membres du clan et pour les autres, car le point de départ était commun. Sur les objets découverts à Idnakar on a trouvé des séries entières de *tamgi*, qui ont permis aux chercheurs d'identifier les clans qui vivaient dans la citadelle.

(Armatynskaja 1994, p. 35)

Figure 2. Exemples de *pus* oudmourtes rencontrés lors des fouilles d'Idnakar



(D'après Armatynskaja 1994, p. 34)

⁶ Il est difficile de ne pas établir un rapport immédiat avec le terme komi.

⁷ Les fouilles de la citadelle d'Idnakar ont permis de mettre à jour des objets datant de la fin de la période XIe-XIIIe siècles (Ivanova 1992, p. 71).

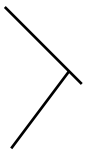
Les *tamgi* servaient aussi aux opérations financières, elles permettaient de noter les dons faits lors des prières collectives.

Figure 3. Pus oudmourtes et sommes d'argent correspondantes versées à l'occasion de cérémonies religieuses

Tamgi :



Kopecks :



Cela voulait dire que les *pus* permettaient de noter les prix :

/ 5 kopecks

X 10 kopecks

⊗ 1 rouble

⊗_⊗ 10 roubles

⊗_⊗ 50 roubles

Nous trouvons également mention de la notation de chiffres, notamment sur les bois de construction :

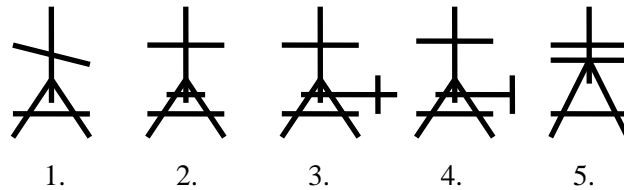
| = 1 || = 2 ||| = 3 |||| = 4 / = 5

||/ = 6 |||/ = 7 ||||/ = 8 ||||/ = 9 X = 10

XX = 20 XXX = 30 XXXX = 40

(Udmurty 1993, pp. 258-259)

Les ethnographes du siècle dernier, eux, mentionnent abondamment les *pus*. Pervuhin identifie sur des tasses en bois des séries de *pus* :



(Pervuhin 1888, p. 28)

Il observe :

Nous avons rencontré plus d'une fois des indications selon lesquelles jadis chaque clan (le *clan* en tant que *voršud*⁸, pas en tant que *nom de famille*) avait son signe distinctif, lequel était gravé ou dessiné sur tous les objets appartenant à ses membres. Ce signe (appelé par les Votiaks et par les Bessermans *ponem-pus*, par les Tatars *tanga* ou *tamga*) différait de ceux des autres *ršud* et ressemblait aux autres appartenant au même *voršud* au point que les vieillards dans la forêt comprenaient tout de suite à qui appartenaient les ruches⁹ et les pièges, lesquels jusqu'à nos jours portent ces marques. Mais si ces informations correspondent à la réalité, elles renvoient à un passé reculé. Aujourd'hui — j'ai rassemblé moi-même plus de 500 *tamgi* pour résoudre ce problème — les *tamgi* d'un même *voršud* sont fort différentes, voire ne présentent entre elles aucun point commun.

(Pervuhin 1888, pp. 42-43)

Un peu plus loin il fait remarquer que l'on trouve parmi les *tamgi* des chiffres romains et arabes, ainsi que quelques lettres russes, et qu'elles semblent désormais liées plus à la famille qu'au clan, avec transmission patrilinéaire (Pervuhin 1888, p. 44). Nous savons

⁸ Accessoire essentiel du culte clanique, dans lequel étaient conservés les objets du culte.

⁹ Ce détail est d'autant plus important que le miel a été longtemps l'une des formes de paiement de certains impôts (Griškina 1994, p. 82).

d'ailleurs que les *pus* figuraient par exemple dans les cimetières (qui étaient de manière générale claniques, mais qui pouvaient parfois associer plusieurs clans), notamment sur les croix plantées sur les tombes (Šutova 1992, pp. 57-58).

D'ailleurs les *pus* avaient également une fonction utilitaire, dans les opérations réalisées par la communauté et notamment dans la répartition périodique des terres à laquelle celle-ci se livrait. Ainsi G. Vereščagin décrit-il le partage des terres, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, entre les membres d'un *buskel*¹⁰ par tirage au sort de petites plaques marquée du *pus* du chef de famille. Une fois que les bandes de terre communautaire avaient été attribuées, « chaque père de famille plaçait en son milieu un pieu avec sa marque familiale : personne n'était autorisé après cela à déplacer ou à retirer le pieu » (Nikitina 1993, p. 74).

La *tamga* se transmet de père en fils et est reprise sous sa forme identique par le fils qui hérite du territoire du père. Dans le processus de dissociation des grandes familles, qui se faisait exclusivement avec l'accord de la communauté, le nouveau *pus* devait obligatoirement se distinguer de tous ceux qui existaient déjà. Le premier fils ajoutait un élément, le deuxième deux et ainsi de suite. De plus, les nouveaux *pus* étaient confirmés devant l'assemblée des paysans : cela montre à quel point ce signe avait un poids reconnu dans la société (Nikitina 1993, p. 126).

L'intérêt principal que présentent les *tamgi* pour les chercheurs oudmourtes est donc de jeter la lumière sur la structure sociale traditionnelle. Pour les ethnographes soviétiques, elles font partie des « survivances » du système clanique : « Parmi les témoignages d'une ancienne unité clanique nous trouvons les marques inscrites sur les ruches d'abeilles sauvages, des *tamgi*, dites *pus*, que l'on inscrivait dans la forêt, sur les palissades délimitant les champs, sur les arbres à ruches, sur les outils agricoles, sur le bétail » (Vladykin & Hristoljubova 1991, p. 71).

Elles sont demeurées jusqu'à une date tardive le signe tangible de l'unité du clan. Kosven, qui écrit en 1931, souligne : « L'unité du clan trouve jusqu'à nos jours son expression dans la *tamga* (*pus* = « marque », « signe »), qui, avec toutes les transformations que sa

¹⁰ Nom donné à la communauté villageoise oudmourte.

forme a subi pour la création de signes identifiant des familles ou des personnes, a préservé son contenu graphique — jadis manifestement aussi idéographique — prouvant l'appartenance au clan » (Kosven 1931, p. 14).

Mais, de manière générale, les *pūs* ne sont mentionnés qu'en passant (Udmurty 1993, p. 82). La problématique les concernant relève donc de l'archéologie pour leur découverte et de l'ethnologie pour leur interprétation. La question du rapport entre les *tamgi* et un éventuel système d'écriture n'est même pas ouvertement posée, contrairement à ce que nous constatons chez les chercheurs maris et komis.

Je serais tentée d'attribuer ce silence à la prudence idéologique particulière qui caractérise cette région : toute quête de traits nationaux pouvait en effet déboucher sur l'accusation de nationalisme. Mieux valait ne pas soulever la question. Les collègues komis et maris se sont montrés plus audacieux¹¹...

e) Des objets mystérieux

Certains auteurs ont voulu voir dans des objets à la fonction non élucidée, découverts dans des tombeaux de la Haute-Čepca et de la Vjatka des VII^e-IX^e siècles, des stylets destinés à l'écriture. Ces objets sont en effet semblables à d'anciens outils russes destinés à l'écriture, lesquels, de même que les trouvailles des tombeaux oudmourtes, se trouvaient dans une gaine attachée à la ceinture (Makarov 1995, p. 100). Rien, jusqu'à présent, n'est venu confirmer ni infirmer cette hypothèse.

¹¹ Cette prudence s'explique par les chocs historiques subis par les Oudmourtes, qui ont été, sans doute plus que d'autres, victimes de la répression. Celle-ci en effet frappe l'Oudmourtie avant toutes les autres régions, et met dès 1932 en cause le principal écrivain oudmourte, Kuzebaj Gerd, personnalité d'une envergure exceptionnelle (Toulouze 2002). Peut-être en raison de l'enjeu économique que représente l'Oudmourtie, ces événements semblent avoir marqué plus en profondeur le monde intellectuel oudmourte, lequel se montre — entre 1950 et 1990 — plus timoré sur bien des plans.

Tous ces éléments matériels permettent d'établir que les Oudmourtes, comme bien d'autres peuples dans toute l'aire eurasiatique, connaissaient la pratique d'identification familiale par le signe graphique. C'est là en fait une pratique qui était répandue partout en Eurasie, y compris dans le monde russe. C'est ainsi que certains *pus* sur un peigne en os trouvé à Idnakar sont des copies de *tamgi* russes. L'une d'entre elles (remontant aux X^e-XI^e siècles), reprend la *tamga* de Vladimir Sviatoslavi, alors qu'une autre est identique à une marque caractéristique de la céramique de Smolensk. Les archéologues y voient autant de preuves de l'ancienneté des relations avec les Russes (Ivanova 1992, p. 73). Chez les Oudmourtes comme ailleurs, cette pratique s'est perpétuée et a connu un certain développement interne. Mais elle ne semble pas s'être étendue à d'autres domaines de la communication.

2. UN LIVRE ANCESTRAL ?

Les références les plus explicites à une éventuelle écriture ancestrale se trouvent dans le patrimoine de l'oralité oudmourte : celui-ci comporte en effet des légendes dans lesquelles il est fait mention d'un livre que les Oudmourtes auraient possédé avant l'arrivée des Russes et dans lequel ils auraient consigné leurs lois et leurs prières. La première référence à ces légendes remonte au témoignage du suédois N. Witsen à la fin du XVII^e siècle (Makarov 1995, p. 100). Quelques versions ont été recueillies à la fin du XIX^e siècle par B. Gavrilov¹² (1880) et par l'ethnographe russe N. Pervuhin (1888-89). Je tiens à présenter ici intégralement aussi bien le texte de Gavrilov que les légendes relatées par Pervuhin et ses commentaires : la littérature spécialisée est en effet sur ce point beaucoup trop allusive¹³ ; par

¹² Ce texte a été d'abord publié dans Произведения народной словесности вотяков [« Œuvres de l'oralité votiake »], 1880, puis dans Вятские губернские ведомости [« Bulletin du gouvernement de Vjatka »], 1883, n° 60.

¹³ Non seulement je n'ai trouvé chez les commentateurs plus tardifs aucune indication précise sur le contenu des légendes, mais il semble bien que seuls ont été pris en compte les premiers des textes rapportés. À un autre

Книгу эту поместили	Ce livre, ils le placèrent
У Ватка в земле удмуртов	À Votka, en terre oudmourte,
И хранить ее велели	Et le mirent sous la garde
Старцу древнему, вöсяю,	D'un vieillard âgé, d'un prêtre
oudmourte.	oudmourte.
Книга та всегда лежала	Ce livre était toujours posé
На высоком белом камне,	Sur une haute pierre blanche
И вöсясь, премудрый старец,	Et le prêtre, sage vieillard
Всем читал ее желавшим..	Le lisait à tous ceux qui le
souhaitaient..	souhaitaient..
Эти древные законы	Ces lois anciennes,
Все молитвы и обряды	Toutes les prières et les coutumes
Были писаны стихами	Étaient écrites en vers
Очень складно и красиво,	Très beaux, très naturels,
Можно было их запомнить,	Il était possible de les retenir
Научась читать по пусам.	Si on apprenait à lire les <i>pus</i> .

(Jašin 1986, p. 130)

Hudjakov part d'une légende, la plus souvent citée, d'après laquelle la disparition du livre est due à l'irruption du christianisme triomphant. À l'arrivée de la nouvelle religion, qui n'a aucun respect pour les croyances traditionnelles oudmourtes (« Notre livre et nos choses sacrées ne lui sont ni chers ni sacrés »¹⁵), les anciens décident, pour préserver la paix, de brûler le livre de la foi ancienne. Hudjakov écarte un certain nombre de thèmes pourtant présents dans les légendes originales, et notamment la crainte des persécutions, laquelle conduit les Oudmourtes à se convertir, mais uniquement en apparence (la peur des persécutions figure dans deux des versions analysées par Pervuhin, la conversion apparente n'est explicite que dans l'une d'entre elles). Hudjakov est dans son droit : il fait œuvre de fiction. Son choix a peut-être rejeté dans l'ombre les autres versions de la légende.

L'une d'entre elles trouve pourtant un écho dans l'épisode qui suit la disparition du livre, et où Kyldysyn, le dieu de l'abondance, punit les Oudmourtes de cet acte en leur retirant le don de l'écriture :

¹⁵ En russe : «Наша книга и святины [ей] не дороги, ни святы».

Отнял он познания пусов Il leur a retiré la connaissance des *pus*
 Затемнил значение знаков Il a rendu obscur le sens des
 signes
 И никто теперь не може Et personne maintenant ne peut
 Пусы, знаки родовые Les *pus*, les marques claniques,
 Начертать с глубоким смыслом Les dessiner avec un
 sens profond
 Их собрать в слова и речи. Les rassembler en parole et en
 discours.

(Jašin 1986, p. 132)

Dans les versions populaires, la christianisation n'est pour rien dans la disparition du livre : c'est Dieu — Inmar lui-même — qui punit les Oudmourtes d'avoir perdu, par la faute du livre, la pratique vivante de la prière. C'est là une sorte de transposition oudmourte de l'histoire de la tour de Babel : le livre, origine de tout le mal, est détruit par Inmar. Les Oudmourtes sont ainsi privés de l'art de l'écriture, et donc du moyen de communiquer entre eux : chacun ne connaît plus qu'un seul signe, le sien propre. Notons que cette légende a un équivalent mari, connu même depuis plus longtemps, puisqu'il est cité par Strahlenberg de la sorte : « Ils n'ont ni Livres ni Écriture, et quand on leur en demande la Raison, leur réponse est qu'ils ont eu ce genre de choses dans des temps reculés ; mais la grande Vache les a tous dévorés » (in De Weese 1980, p. 111).

Des voyageurs anglais du XVIII^e siècle ont fait observer que les Tchouvaches avaient le même type de légende. Celle-ci a pu être rattachée à l'influence musulmane (De Weese 1980, pp. 111-112).

Cette légende, même si elle n'ajoute aucun élément factuel sur l'existence d'un système d'écriture, montre comment, à la fin du XIX^e siècle, dans la vision du monde des paysans oudmourtes, l'écriture apparaissait comme un élément suspect aux yeux d'Inmar, et ce non pas en raison d'une origine étrangère, mais bien en tant que redoutable concurrente à d'autres formes de communication, aux moyens de rétention et de transmission propres à l'oralité. Dans la version de Hudjakov en revanche, les Oudmourtes sont punis de vouloir faire

tourner à rebours la roue de l'histoire (Vasil'ev & Šibanov 1997, p. 105).

La question de la pertinence de ces textes en tant que source historique dépasse mon propos. Saharnyh mentionne des travaux ethnographiques de Ja. Česnov, dont la conclusion est que « la présence dans le folklore de tel ou tel peuple de représentations de la perte d'une écriture jadis existante signifie que ce type d'écriture n'a jamais existé » (Saharnyh 2001, p. 30).

Il est vrai que la tentation est grande, en l'absence d'autres sources écrites, de s'appuyer sur l'oralité¹⁶ pour reconstituer une préhistoire. Je me contenterai de relever les points significatifs éclairant les mentalités, laissant de côté toute interprétation historicisante, d'autant plus risquée que la datation des textes folkloriques est fort aléatoire.

3. UNE QUESTION IDEOLOGIQUE

Ces éléments épars sont manifestement insuffisants à apporter la moindre preuve tangible de l'existence d'une véritable écriture. Les pièces du dossier sont un système graphique limité, destiné à l'expression de notions simples et non combinatoires, et la mention d'un livre antérieur à la colonisation dans des légendes circulant au XIX^e siècle et dont la datation ne peut être qu'incertaine. Curieusement, dans sa première approche de la question, le chercheur hongrois Péter Domokos se hasarde à établir une filiation entre ces deux phénomènes : « Cette écriture [celle du livre], perdant sa cohérence et sa fonction, a connu une régression et a vu ses lettres se transformer en signes de propriété familiale, en symboles » (Domokos 1972, p. 233).

C'était là une affirmation risquée, manifestement inspirée du processus de dégradation de l'ancien komi, que le chercheur hongrois ne reprendra pas, voire qu'il réfutera dans ses travaux plus tardifs (Domokos 1975, p. 159).

¹⁶ C'est ce qu'a tenté de faire par exemple Anton Pyrerka, le premier chercheur nenets, dans sa thèse de doctorat (« Le folklore nenets comme source historique ») ; nous savons que cette thèse était presque achevée, mais nous n'avons connaissance que d'une partie, qui a survécu au blocus de Leningrad (Lebedeva 1958, p. 237, Tereščenko 1990, p. 14).

Tous les éléments dont nous disposons révèlent l'existence d'un système de signes ayant une fonction communicative et sociale, permettant l'expression de données relevant d'un paradigme fini. Ce n'est pas sur ce type de système que peut reposer une véritable culture de l'écrit. Par ailleurs, quelque développé que ce système ait pu être à en croire les hypothèses les plus optimistes, son utilisation n'a débouché ni chez les Oudmourtes ni ailleurs sur un arsenal plus complexe et maniable : les *tamgi* sont certes restées en usage jusqu'à une époque tardive, mais sans extension de leur fonction ; elles se sont avérées incapables de concurrencer les formes nouvelles d'écriture. D'autant que, comme le souligne à juste titre Saharnyh, il n'y avait dans l'ancienne société oudmourte nulle demande sociale pour l'écriture (Saharnyh 2001, p. 32).

Rien ne permet donc de supposer que l'idée d'une éventuelle écriture oudmourte soit autre chose qu'un mythe romantique. Mais l'existence de celui-ci est en soi significative. Il est important en effet de relever le poids idéologique de cette question dans l'affirmation d'une identité nationale oudmourte au début du XX^e siècle. Ce n'est pas un hasard si elle a émergé dans des années de grande liberté d'expression culturelle et si elle a été posée ouvertement par un représentant fort sérieux de l'intelligentsia oudmourte¹⁷. Nous savons en effet qu'en 1923-24, I. D. Dmitrijev-Kel'da a tenu à Kazan une conférence organisée par l'association *Böljak* sur le thème « Les traces d'une ancienne écriture chez les Votiaks » (Votiaki 1926, pp. 79-80). Malheureusement le texte de son intervention ne nous est pas parvenu. Péter Domokos se demande si Dmitrijev-Kel'da disposait de pièces nouvelles à ajouter au dossier, ou s'il avait une théorie originale à proposer (Domokos 1975, p. 159). Je me permets d'en douter. C'est à la quête de racines que je suis tentée de rattacher le choix de ce thème, particulièrement d'actualité au moment où les Oudmourtes cherchent des points de repère à leur propre identification nationale. Les intellectuels auraient aimé découvrir que leur peuple n'avait pas eu besoin des Russes pour se doter d'une forme de culture reconnue comme supérieure.

¹⁷ Qui, plus tard, sera même l'auteur d'une proposition d'alphabet oudmourte à base latine (Toulouse 1997, p. 61).

La question des anciennes écritures intrigue manifestement aussi les communautés intellectuelles des autres régions finno-ougriennes. C'est ainsi que le bulletin de l'association des savants finno-ougriens LOIKFUN consacre à cette question chez les Mordves une étude fort détaillée (Kasperovskie 1930, pp. 20-24). Et cela explique aussi que les chercheurs de l'époque soviétique plus tardive lui aient accordé si peu d'attention : réticents à aborder les questions névralgiques, ils ont senti que celle-ci en était une. Aujourd'hui même, nous en trouvons fort peu de mentions. Mais un mémoire tout récent soutenu à l'université d'Iževsk présente le dossier et aboutit à la conclusion qu'il n'y a pas eu d'ancienne écriture oudmourte (Saharnyh 2001, pp. 28-32).

Pour passer du mythe à la réalité, il faudra attendre la colonisation russe et ses conséquences.

ANNEXE : LES LEGENDES

Légende 1, d'après Pervuhin

Il est également difficile de prouver que les *tamgi* permettaient aux Votiaks d'écrire, mais dans le district de Glazov nous trouvons encore vivante, sous des variantes différentes, la légende selon laquelle tout un livre avait existé dans des temps reculés.

Une de ces variantes a été notée par le Votyak Gavrilov au village de Gulekovo (*volost'* de Ključev) et a été d'abord publiée dans *Œuvres d'oralité populaire des Votiaks*, puis reproduit dans le *Bulletin du gouvernement de Vjatka* (1883, n° 60). Pour la commodité de la comparaison de cette version avec celles que nous avons nous-même recueillies, j'en présente ici le contenu.

Jadis les Votiaks priaient d'après un livre qui contenait les prières, le déroulement des sacrifices et l'explication de leur foi, mais quand leur conversion au christianisme a commencé, les néophytes ont été contraints de tout dire sur leur vie précédente et de dénoncer les grands prêtres, qui ont été tout particulièrement poursuivis. À l'époque, le livre était gardé chez le grand prêtre de la tribu Votka, qui vivait dans les forêts de la région de Glazov ; celui-ci, un jour, afin d'échapper aux persécutions des Russes, a proposé aux participants à une cérémonie publique de brûler le livre et de faire semblant d'adopter le christianisme, tout en continuant en cachette à vivre et à prier à leur manière. Alors le livre fut jeté dans le feu sous la marmite, où cuisait la

viande du sacrifice. Et quand les autres prêtres, venus on ne sait d'où, se sont adressés à lui et ont appris ce qui s'était passé, ils ont demandé : comment ferons-nous maintenant pour prier ? Le prêtre de la tribu de Vatka leur a répondu que leur dieu serait content s'ils jetaient dans le feu une partie de l'animal sacrifié. Alors les autres prêtres ont été rassurés et depuis on jette dans les flammes une partie de la victime et ses os.

Nous avons noté une légende semblable à celle-ci dans la paroisse de Balezino, au village de Džjankaludskaja ; et nous en avons entendu une autre variante racontée par un paysan du village d'Ust'-Lekomskaja, *volost'* d'Elov. Cette dernière version nous semble plus ancienne que les deux précédentes, car le christianisme n'y est aucunement mentionné.

Au début — d'après la version d'Elov — tous les Votiaks vivaient au même endroit et les vieillards avaient appris auprès des autres vieillards à prier et à rendre la justice. Et le peuple était alors instruit : quoi qu'on leur demandât, ils pouvaient répondre à tout. Mais les Votiaks commencèrent à se multiplier et à se disperser — au début, ils se retrouvaient pour prier et pour rendre la justice, mais ils finirent par aller vivre si loin qu'il ne leur était plus possible de tous se rassembler. Les vieillards ne pouvaient plus aider leur peuple à tout garder en mémoire correctement. Alors, pour ne pas tout oublier, ils décidèrent, à la réunion générale (*keneš*), de consigner les rituels des prières et les procédures des procès : ils prirent de l'écorce de bouleau, la coupèrent, assemblèrent les morceaux de manière à former un livre dans lequel « ils écrivirent en *tamga* » (paroles authentiques du vieillard qui m'a raconté cette histoire) comment faire les prières et comment gouverner, après quoi ils déposèrent ce livre sous la garde d'un prêtre, sur une pierre blanche qui se trouvait au centre des régions votiakes, là où ils se rassemblaient pour les prières collectives. Si un vieillard ne se souvenait plus d'une prière ou de la manière de rendre la justice, il allait à la pierre blanche, lisait le livre et retrouvait ses connaissances. Mais après la rédaction de ce livre les gens se sont mis à honorer Inmar de plus en plus rarement de sacrifices, car si auparavant les vieillards rassemblaient souvent le peuple pour prier afin de garder les rituels à l'esprit, maintenant le danger n'existait plus de les oublier. Alors Inmar s'est fâché contre les vieillards et contre le livre et a envoyé à la pierre blanche une grande vache blanche : pendant que le prêtre chargé de la garde du livre dormait, elle s'est approchée et l'a mangé tout entier. Et afin que les Votiaks ne refassent pas un tel livre, Inmar leur a retiré l'art d'écrire en *tamga*. Depuis, chaque Votiak ne connaît que sa *tamga* personnelle, et le peuple devient chaque année de plus en plus bête : chacun invente les choses à sa manière et les bonnes règles d'antan ont été complètement oubliées.

La légende racontée à Balezino est presque identique, jusqu'à la rédaction du livre, mais elle en explique la disparition de manière semblable à celle de

Ključevskaja. D'après la légende de Balezino, le livre se trouvait sur la pierre blanche avant l'arrivée des Russes, quand le plus âgé des prêtres, craignant de devoir subir de la part des envahisseurs des tortures pour avoir gardé le livre, décida de le brûler. Mais pour que les gens n'oublient pas comment prier et rendre la justice, il convia douze jeunes disciples, et pendant douze jours et douze nuits ils lurent ce livre et le chantèrent¹⁸ à sa suite, tant qu'ils ne l'eurent pas appris entièrement par cœur. Ceci fut fait en secret, de même que le livre fut brûlé en secret. À la question de savoir comment prier sans livre, le vieillard répondit en désignant les douze personnes qu'il avait formées et en disant que chacune de ces personnes devrait transmettre son savoir à douze autres personnes et ainsi de suite à l'infini.

Il est difficile de juger de l'époque à laquelle remontent ces légendes, de même qu'il est difficile de croire que les Votiaks aient jamais connu l'art de la lecture et de l'écriture. Pourtant, l'existence en votiak des mots *lydzyny* signifiant « lire » et « compter », et *juštyny* signifiant « écrire » nous montre que les Votiaks avaient connaissance de l'existence des notions de lecture et d'écriture à une époque de leur histoire où leur langue se développait de manière autonome : en effet, quand ils sont entrés en contact avec les Russes, ils leur ont emprunté non seulement des notions, mais aussi les mots pour les désigner, par ex. *tyn – tym* (« haie »), etc. De plus, dans deux anciens tombeaux (d'une époque très reculée), nous avons trouvé des médaillons en argent brisés, assez fins, dont le centre était rempli de signes qui ne correspondaient à aucun alphabet connu de nous, bien que nous disposions de tableaux comparatifs des alphabets anciens et nouveaux des peuples de toute la planète. Ces signes ressemblent effectivement surtout à des *tamgi*, mais, à en juger par d'autres objets trouvés dans ces tombeaux, on peut douter que ce soient des tombeaux votiaques, ce sont plus probablement des tombeaux bulgares, bien qu'ils se trouvent situés à proximité de villages votiaques de fort ancienne implantation. C'est ainsi que les *tamgi* (ou des signes leur ressemblant) ont pu servir à former une écriture, mais ont-elles été utilisées, et par qui ? — la réponse à ces questions ne nous est pas connue. On peut même poser l'hypothèse que les Votiaks aient pu emprunter une telle forme de signes graphiques aux Bulgares, dont l'alphabet jusqu'à nos jours n'a pas été étudié.

(Pervuhin 1888, pp. 46-50)

¹⁸ Cette remarque nous fait penser que le contenu du livre devait être présenté en vers, propres à être chantés ; dans ce cas cette légende révélerait la similitude des modes de présentation entre les anciennes lois votiaques et les lois des indiens, des Grecs, des Scandinaves, etc.

Légende 2, d'après Pervuhin 1888

Dans des temps très anciens, à une époque depuis longtemps révolue, quand les Russes, les Tatars et les Votiaks avaient tous une écriture et que tous priaient de la même manière, même s'ils appelaient leur dieu par des noms différents, par un soir d'automne trois prêtres se réunirent dans un champ — un Russe, un Tatar et un Votiak, chacun vêtu de son costume traditionnel. Ils se réunirent et soudain une discussion éclata : laquelle des trois religions était la plus juste ? Laquelle des trois avait le meilleur dieu ? Et conséquemment : laquelle des trois était la plus ancienne sur la face de la terre ? Ils discutèrent longtemps et finirent par décider d'allumer un feu et de se mettre à prier, chacun d'après son livre. Celui qui prierait le plus longtemps prouverait ainsi que sa foi était meilleure que celle des autres. Tous les trois se découvrirent, mais le Tatar portait sous son couvre-chef une calotte qu'il ne retira pas, et la tête du Russe était couverte de longs cheveux épais. C'est pourquoi ni le Russe ni le Tatar n'eurent froid, mais le Votiak, qui avait peu de cheveux et coupés court, commença à avoir froid et après avoir lu ses prières quelque temps sans couvre-chef, le remit sur sa tête. Ils lurent leurs prières longtemps, mais le plus frais était le Russe, qui avait fait la sieste après déjeuner, encore que même lui, au bout d'un moment, se mit à piquer du nez dans son livre. Mais aussitôt il se reprit, releva la tête et se frotta les yeux. Le premier à s'endormir fut le Votiak, et après lui ce fut le tour du Tatar, celui-ci s'assoupit, et sans se rendre compte que le vent avait emporté le livre qu'il avait dans la main, tout en dormant, voulant tromper le Russe, il continuait à regarder ses mains jointes et à marmonner des prières, jusqu'au moment où se réveillant, il se frotta les yeux des deux mains et découvrit qu'il n'avait plus de livre. Il poussa un cri et bondit, et parvint à retrouver le livre sur le champ. Le Votiak, lui, s'était endormi si profondément que ses mains étaient retombées. Il avait laissé tomber le livre dans le feu, et quand il se réveilla, au cri du Tatar, il vit que son livre avait presque entièrement brûlé ; encore endormi, voulant le sauver, il commença par verser dans le feu l'eau de vie qu'il avait dans une gourde posée à côté de lui, et y jeta aussi tous les vivres qu'il avait avec lui dans un sac. Mais tous ces sacrifices ne lui permirent pourtant pas de sauver son livre. Et depuis, disent les vieillards, seuls les Russes et les Tatars ont gardé l'art de l'écriture, alors que les Votiaks l'ont entièrement perdue. La religion des Russes s'est avérée la plus élevée, et celle des Votiaks s'est trouvée plus basse que celle des Tatars. De même, le mode de prière de ces peuples est depuis différent : les Russes se signent et se prosternent ; les Tatars marmonnent des prières en regardant leurs mains et parfois en se frottant les yeux des deux mains ; les Votiaks,

eux, prient avec un couvre-chef, et font des offrandes, versent dans le feu de l'eau-de-vie et y jettent toutes sortes d'aliments.

Volost' de Balezino

(Pervuhin 1888, pp. 101-103)

Légende 3, par Gavrilov

Dans les anciens temps, les Votiaks avaient un livre dans lequel se trouvait expliquée la foi païenne, où il y avait les prières, les explications et les dispositions pour les sacrifices. C'est d'après ce livre qu'ils priaient. Mais plus tard, quand petit à petit les Votiaks furent amenés à embrasser la foi chrétienne orthodoxe, beaucoup de néophytes furent obligés de raconter leur vie antérieure et de désigner les prêtres principaux (*kuryś 'kys' – kuryçkyç*). Les prêtres convaincus étaient en difficulté. Le pouvoir faisait pression sur eux pour qu'ils adoptent le christianisme. À cette époque-là, la tribu de Votka, qui vivait dans les forêts de l'*ujezd* de Glazov, avait un grand prêtre, qui préservait le livre de la foi votiake. Un jour, lors d'un sacrifice collectif, ce prêtre dit au peuple rassemblé : « Le temps heureux de notre liberté est révolu, maintenant les Votiaks seront baptisés, ce n'est pas bon de désobéir aux chefs, cela empêche de vivre, il vaut mieux ne pas donner aux chefs l'occasion de faire pression sur vous. Adoptez la foi des Russes, cela ne vous empêchera pas de vivre comme vous le voulez. Mais s'ils trouvent notre livre, ce sera mauvais pour nous, alors il faut le brûler. » En disant ces mots, il jeta le livre au feu sous la marmite dans laquelle cuisait la viande du sacrifice. Au même moment arriva on ne sait d'où un autre prêtre qui demanda le livre. Celui qui l'avait jeté dans le feu lui dit qu'il l'avait brûlé. — Comment allons-nous prier maintenant ? s'inquiéta le dernier arrivé. — Au moment de la prière, répondit le prêtre des Votka, nous ferons un feu et nous jetterons dans le feu une partie de nos offrandes, Dieu leur fera bon accueil. Le prêtre fut rassuré et depuis on met toujours dans le feu une partie de la viande sacrificielle, et les os sont brûlés afin que les chiens ne les touchent pas.

Village de Gulekovo, *ujezd* de Glazov, gouvernement de Vjatka.

(Gavrilov 1880, pp. 150-151)

BIBLIOGRAPHIE

- ARMATYNSKAJA 1994 = АРМАТЫНСКАЯ О. В. : « Косторезы », *Древние мастера Прикамья*, Ижевск 1994.
- BORISOV 1928 = БОРИСОВ Д. : « Развитие коми письменности 1. Стефанский период » [Le développement de l'écriture komie. 1. La période stéphanienne], *Коми му* [Terre komie], 1928/9-10, стр. 60-65.
- DE WEESE Devin, 1980, « Religious Affiliation in their Ethnic Context among the Finno-Ugric Peoples of the Volga-Ural-Region », *Ural-Altische Jahrbücher*, t. 52, pp. 109-126.
- DOMOKOS Péter, 1975, *A votják irodalom története* [Histoire de la littérature votiake], Budapest.
- ERMAKOV 1997 = ЕРМАКОВ Фома Кузьмич : *Реализм в дореволюционной удмуртской литературы* [Le réalisme dans la littérature oudmourte d'avant la révolution], Ижевск 1997.
- GAVRILOV 1880 = ГАВРИЛОВ В. : *Произведениях народной словесности, обряды и поверия вотяков Казанской и Вятской губерний* [Œuvres d'oralité populaire, rituels et croyances des Votjaks des gouvernements de Kazan et de Vjatka], Казань 1880, стр. 150-151.
- GRİŠKINA 1994 = ГРИШКИНА Маргарита Владимировна : *Удмуртия в эпоху феодализма (конец XV – первая половина XIX в.)* [L'Oudmourtie à l'époque du féodalisme (de la fin du XV^e siècle à la première moitié du XIX^e)], Ижевск 1994.
- GUSEV 1973 = ГУСЕВ К. П. : « К вопросу о возникновении марийской письменности » [Sur la question de l'émergence de l'écriture marie], *Вопросы марийского языкознания* [Questions de linguistique marie], вып. III, Йошкар-Ола 1973, стр. 153-162.
- ISTOMIN Kirill, 2001, *Komi reindeer breeding: its history and conditions, an ethnoecological approach*, Magistritöö [mémoire de DEA], Tartu Ülikool [Université de Tartu], Estonie.
- Istorija 1987 = *История удмуртской литературы. Том I* [Histoire de la littérature soviétique oudmourte, tome 1], Устинов 1987.
- IVANOV Ivan, 1997, « Some Problems of Formation and Functioning of the Mari Literary Language », *Linguistica Uralica*, XXXIII, 1997/1, Tallinn, pp. 41-50.

- IVANOVA 1992 = ИВАНОВА Маргарита Григорьевна : *Погребальные памятники северных удмуртов XI-XIII вв.* [Monuments funéraires des Oudmourtes septentrionaux, XI^e-XIII^e siècles], Ижевск 1992.
- JASIN 1986 = ЯШИН Д. А. : « Опыт создания удмуртского эпоса (о рукописи М. Г. Худякова 'Из народного эпоса вотяков...') » [Une expérience de création d'une épopée oudmourte (sur le manuscrit de M. G. Hudjakov « Extraits de l'épopée populaire des Votjaks »)], *Проблемы эпической традиции удмуртского фольклора и литературы* [Les problèmes de la traditions épique du folklore et de la littérature oudmourtes], Устинов 1986, стр. 82-98.
- KASPEROVSKIE 1930 = КАСПЕРОВСКИЕ В. К. и Л. В. : « К истории знаков собственности у мордвы (знамена бортовых уховец бортников у мордвы шацких дворсовых сел 1622 г., по рукописному списку 1670-71 гг.) » [Contribution à l'histoire de la propriété chez les Mordves (les marques de propriété des apiculteurs et des Mordves des villages de la couronne de Šackij en 1622 d'après la liste manuscrite de 1670-1671)], *Бюллетен ЛОИКФУН* [Bulletin de la LOIKFUN], 1930/5, стр. 20-24.
- KOČUBEJNIK 1993 = КОЧУБЕЙНИК Г. В. : « Происхождение письменности у коми » [L'origine de l'écriture chez les Komis], *История и культура коми-пермяцкого народа в школьной программе* [L'histoire et la culture des Komi-Permiaks dans le programme scolaire], Кудымкар 1993, стр. 82-86.
- KONAKOV Nikolaj Dmitrievič, 1991, « Calendrier de chasse et vision du monde chez les anciens Komis », *Études finno-ougriennes*, tome XXIII, Paris, pp. 35-62.
- KOROLEV K. S., SAVELJEVA E. A., 1997, « Zum Problem der Entstehung der syrjänischen Schrift », *Die sprachliche Situation bei den uralischen Völkern, Specimina Sibirica*, t. XII, Szombathely, pp. 87-96.
- KOSVEN 1931 = КОСВЕН М. : « Распад родового строя у удмуртов » [La disparition du système clanique chez les Oudmourtes], *На удмуртские темы (Сборник статей)* [Sur des thèmes oudmourtes (recueil d'articles)], Москва 1931, стр. 5-35.
- LEETE Art, 1998, « Märkmeid teeidmise oskusest Siberi kultuurides, põhiliselt hantide näitel » [Observations sur l'art de l'orientation dans les cultures sibériennes, sur la base de l'exemple hanty], *Sator 1. Artikleid*

- usundi- ja kombeloost* [Sator 1. Articles sur l'histoire des croyances et des coutumes], Tartu, pp. 55-71.
- LUPPOV 1958 = ЛУПPOB П. Н. : *Документы по истории удмуртов XV-XVII веков* [Documents sur l'histoire des Oudmourtes, XV^e-XVII^e siècles], Ижевск 1958.
- LYTKIN 1952 = ЛЫТКИН Василий Ильич : *Древнепермский язык. Чтение текстов, грамматика, словарь* [L'ancien permien. Lecture de textes, grammaire, dictionnaire], Москва 1952.
- LYTKIN 1972 = ЛЫТКИН Василий Ильич : « Шестьсот лет коми письменности » [Six cents ans d'écriture komie], *Советское финноугроведение* [La finno-ougriistique soviétique], VIII, 1972/4, стр. 291-295.
- MAKAROV 1995 = МАКАРОВ Л. Д. : « Славяно-русское заселение бассейна р. Вятки и исторические судьбы удмуртов Вятской земли в XII-XVI вв. » [La population russe du bassin de la Vjatka et les destinées historiques des Oudmourtes de la Terre de Vjatka du XII^e au XVI^e siècle], *Материалы по истории Удмуртии (с древнейших времен до середины XIX. в.)* [Matériaux sur l'histoire de l'Oudmourtie (depuis les périodes les plus reculées jusqu'au milieu du XIX^e siècle)], Ижевск 1995, стр. 80-107.
- Marlit 1989 = *История марийской литературы* [Histoire de la littérature marie], Йошкар-Ола 1989.
- NIKITINA 1993 = НИКИТИНА Галина Аркадьевна : *Сельская община бускель в пореформенный период (1861-1900)* [La communauté rurale « buskel » dans la période après les réformes (1861-1900)], Ижевск 1993.
- PERVUHIN 1888 = ПЕРВУХИН Н. : *Эскизы преданий и быта инородцев Глазовского уезда. Эскиз I-й : Древняя религия вотяков по ее следам в современных преданиях* [Esquisses sur les légendes et les mœurs des allogènes de l'ujezd de Glazov. Première esquisse : l'ancienne religion des Votiaks d'après les traces qu'elle a laissée dans les légendes contemporaines], Вятка 1888, стр. 46-50.
- RIASANOVSKY Nicholas V., 1998, *Histoire de la Russie, des origines à 1996*, 4^e édition, Paris : Laffont.
- SAHARNYH 2001 = САХАРНЫХ Денис : *Возникновение и развитие удмуртской письменности (культурно-исторический аспект)* [L'apparition et le développement de l'écrit oudmourte (d'un point de vue historique et culturel)], Дидломная

- работа [Mémoire de fin d'études universitaires], Удмуртский Государственный Университет, исторический факультет, Ижевск 2001.
- SOROKIN 1911 = СОРОКИН П. И. : « Современные зыряне » [Les Zyriènes contemporains], *Известия Архангельского Общества Русского Севера* [Les nouvelles de la Société du Nord russe d'Arkhangelsk], 1911, № 22, стр. 811-821.
- STIPA Günter, 1961, « Der Ursprung der permischen Schrift », *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischer Gesellschaft*, Band 110, Heft 2, 1961, pp. 343-366.
- ŠUTOVA 1992 = ШУТОВА Надежда Ивановна : *Удмурты XVI – первой половины XIX в. По данным могильников* [Les Oudmourtes du XVI^e siècle à la première moitié du XIX^e d'après ce que nous apprennent les ensembles tombaux], Ижевск 1992.
- TOULOUZE Eva, 1997, « Les alphabets des langues ouraliennes de Russie et l'expérience de la latinisation », *Études finno-ougriennes*, tome 29, pp. 47-83.
- TOULOUZE Eva, 2001, « Les peuples ouraliens de Russie et la culture de l'écrit », *Hommage à Jean Perrot*, Paris, pp. 449-464.
- TOULOUZE Eva, 2002, *Culture de l'écrit et identité nationale chez les Oudmourtes, depuis les origines jusqu'en 1940*, thèse pour le doctorat, soutenue le 4 octobre 2002 à l'INALCO (Paris), Internet : <http://www.hot.ee/toulouze>.
- Udmurty 1993 = *Удмурты. Историко-этнографические очерки* [Les Oudmourtes. Essais historiques et ethnographiques], Ижевск 1993.
- VASIL'EV & ŠIBANOV 1997 = ВАСИЛЬЕВ Сергей Флорович, ШИБАНОВ Виктор Леонидович : *Под тенью зerpала. Дискурсивность, самосознание и логика истории удмуртов* [À l'ombre du zerpale. Discursivité, conscience nationale et logique dans l'histoire des Oudmourtes], Т. I, Ижевск 1997.
- VLADYKIN & HRISTOLJUBOVA 1991 = ВЛАДЫКИН Владимир Емельянович, ХРИСТОЛЮБОВА Людмила Степановна : *Этнография удмуртов* [Ethnographie des Oudmourtes], Ижевск 1991.
- Votiaki 1926 = *Вотяки. Сборник по вопросам экономики, выта и культуры вотяков* [Les Votiaks. Recueil sur des questions sur l'économie, les coutumes et la culture des Votiaks], Москва 1926.

RESUMES

Titre de l'article langue 1

This article presents the question of the existence of a writing system specific for the Udmurts before the Russian colonisation, as it was risen by the Udmurt themselves in the 1920-ies. It develops the different arguments in favour of this hypotheses: there are signs of an eventual Udmurt writing system both in archeological findings and in folklore. It is proved that the Udmurts, like most Eurasian peoples, used until some centuries ago different graphical signs in order to convey limited messages. On the other hand, researchers at the end of the 19th century have collected several legends about the disappearance of an ancient book, in which the Udmurt wrote their laws and their rituals. These elements do not give however convincing evidence of the actual existence of an Udmurt literacy before the Russian missionaries introduced it. Still, this issue remains important on the ideological level, as a factor in the assertion of Udmurt national identity at a most decisive period of its history.

Titre de l'article langue 2

Selles artiklis käsitletakse küsimust, kas udmurtidel oli enne vene koloniseerimist oma kirjasüsteemi. Selle küsimuse püstitasid udmurdi haritlased ise 1920-tel aastatel. Käesolevas artiklis vaadeldakse argumente, millele antud hüpotees toetub: on ühelt poolt teada, et udmurtidel, nagu enamus Euraasia rahvastel oli kasutusel kuni viimaste sajanditeni kindel graafiline märgisüsteem, mille abil edastati teatud konkreetset infot. Teiselt poolt on 19. sajandi rahvaluulekogujad korjanud jutte muistsest raamatust, kuhu udmurdid panid kirja oma seadused ja rituaalid, ning selle kadumisest. Siiski ei anna ükski nendest teadetest kindlat põhjust arvata, et udmurtidel oli tõepoolest oma kirjasüsteem. Antud küsimuse tähtsus on pigem ideoloogiline ja on seotud udmurdi rahvusidentiteedi eneseväljendusega nende ajaloo olulisel ajajärgul.